



## **Adieu Daniel Lefeuvre, notre camarade de la SFHOM !**

Daniel Lefeuvre est décédé en ce début de novembre 2013, au terme du parcours toujours difficile (et douloureux) des aléas, rémissions et rechutes d'un cancer. Nous évoquerons dans cet article de notre revue quelques aspects de la vie et de l'engagement de D. Lefeuvre.

### **1. D. Lefeuvre secrétaire général de la SFHOM**

Certes, la « mémoire » de D. Lefeuvre dépassera largement l'histoire de la Société française d'histoire des outre-mers ! Mais je commencerai par évoquer le rôle clé qu'il y a joué, en tant secrétaire général, entre 1995 et 2000. Il a succédé à cette fonction à Roger Pasquier et y a précédé Josette Rivallain.

À ce poste, il a pris conscience, avec le président Marc Michel, du changement de nature de l'association. En effet, celle-ci avait rompu avec son passé « colonial » ou français, et il fallait en tirer les conséquences stratégiques. Les financements des mécènes de la Françafrique (comme la SCOA-Société commerciale de l'Ouest africain – dont le patron était même devenu trésorier de l'association...) et, surtout, les abonnements récurrents des anciens cadres des outre-mers français (entreprises, administrations, armée) s'étaient effrités. La *Revue* était menacée dans son équilibre financier même ! Il fallait donc renforcer l'ancrage dans le monde académique français, européen et transatlantique, donc la base des abonnements des bibliothèques universitaires et des centres de recherche. Il fallait « changer » tout en restant « fidèle » à l'esprit de l'association et de sa revue.

C'est à D. Lefeuvre (en liaison avec Marcel Dorigny) que nous devons l'ancrage institutionnel à l'Université de Paris 8-Saint-Denis, avec un petit local pour les archives courantes, des lots d'anciens numéros et de publications, et une adresse postale. Pour autant, l'étape suivante, celle du rattachement à un centre de recherche particulier, n'a pas été franchie, au nom du respect de l'autonomie d'action de la SFHOM par rapport à toute « école » d'histoire ultramarine.

De façon tout aussi décisive, D. Lefeuvre a mis en œuvre un processus de rénovation de la *Revue* elle-même, en liaison avec le rédacteur en chef Pierre Brocheux : le titre en a été changé (de *Revue française d'histoire d'outre-mer* à *Outre-Mers. Revue d'histoire*). L'idée était de rompre avec une vision privilégiant l'histoire de l'ancien empire français et, au contraire, d'ouvrir la *Revue* à l'ensemble des empires, des espaces coloniaux, des territoires ultramarins, tout en continuant à privilégier la

discipline historique. Bref, la conception « franco-française » devait céder la place à une universalité historique. Mais on devait également diversifier les approches par champs disciplinaires, avec plus d'histoire économique et sociale, plus d'histoire culturelle, par exemple.

Cette évolution a été couronnée par un changement graphique dans la présentation de la *Revue*, avec un « bleu outre-mer » symbolique. Il s'agissait de la rendre plus attrayante, et d'accentuer sa différenciation par rapport aux austères revues académiques. Enfin, sous l'égide du trio Marc Michel-Daniel Lefevre-Pierre Brocheux, la *Revue* a maintenu l'équilibre délicat entre articles de pointe, articles de collègues bien assis, et articles d'érudits spécialisés, ce qui lui permet un rayonnement constant, en franchissant le cap de la fin du xx<sup>e</sup> siècle.

Toutes les difficultés inhérentes à la gestion d'une telle revue, avec son indépendance de gestion par rapport à une maison d'édition, avec sa gestion par des bénévoles occupés par ailleurs à leur vie universitaire et à leurs recherches, n'ont pas été résolues à cette époque. Mais, dans les mains de D. Lefevre, la *Revue* a pu préserver son capital intellectuel, la confiance de son lectorat, et son « crédit » au sein de la communauté académique.

## 2. Daniel Lefevre et l'histoire de l'Algérie

En bon marxiste, D. Lefevre s'est attaqué à l'histoire de l'Algérie selon un angle économique et financier (voire social aussi), afin d'étudier les « infrastructures » en laissant l'histoire des « superstructures » (politique, culture, armée, ordre public) à ses collègues algérianistes. Il s'est forgé son portefeuille de savoir-faire auprès du professeur Jacques Marseille, initiateur d'un renouveau de l'histoire économique de l'outre-mer français, et celui-ci a dirigé sa thèse *L'industrialisation de l'Algérie (1930-1962)*, soutenue en 1994.

Bien sûr, sa thèse aura suscité des débats, des critiques, à propos de séries de chiffres, par exemple... Mais c'est heureusement le propre de nos recherches universitaires que de « faire débat » ! L'acquis clé en est tout de même une excellente reconstitution de la chronologie, des enjeux, des plans d'action et des réalisations pour tout ce qui concerne l'histoire de l'Algérie commerciale, agricole et industrielle – en laissant l'histoire bancaire à d'autres collègues (dont nous sommes) : Daniel Lefevre, *Chère Algérie. Comptes et mécomptes de la tutelle coloniale, 1930-1962*, Paris, Publications de la SFHOM, 1997 ; réédition, Daniel Lefevre, *Chère Algérie. La France et sa colonie (1930-1962)*, Paris, Flammarion, 2005.

Au fond, D. Lefevre aura été le pendant pour l'Algérie de Pierre Guillen, René Galissot ou Jean-Claude Allain pour le Maroc, et de, Mohamed Lazhar Gharbi ou Jean Ganiage pour la Tunisie. Et tous auront été les dignes successeurs et émules du « grand » Charles-Robert Ageron, initiateur du renouveau des études historiques concernant le Maghreb économique et social, notamment. Cela explique d'ailleurs que D. Lefevre ait été la cheville ouvrière des « hommages » à C.-R. Ageron, tant pour le colloque que pour le recueil de textes : Daniel Lefevre (*et alii*, dir.), *La Guerre d'Algérie au miroir des décolonisations françaises* (En l'honneur de Charles-Robert Ageron), Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2000 (seconde édition en 2005).

D. Lefeuvre a livré plusieurs études partielles à propos de son « fonds » historique, l'Algérie :

- « Vichy et la modernisation de l'Algérie: intention ou réalité ? », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°42, avril-juin 1994, pp. 7-16.
- « La propagande économique dans la guerre d'Algérie », in Charles-Robert Ageron (dir.), *La Guerre d'Algérie et les Algériens, 1954-1962*, Paris, Armand Colin, 1997.
- « Vichy et les entreprises algériennes », in *L'Occupation, l'État français et les entreprises*, Paris, ADHE Éditions, 2000.
- *La Guerre d'Algérie au miroir des décolonisations françaises : mélanges en l'honneur de Charles-Robert Ageron*, Paris, Publications de la SFHOM, 2000 (codirection).
- « L'électricité en Algérie, De la rationalisation à la nationalisation, les enjeux d'une réforme, 1937-1947 », in Dominique Barjot (et alii, dir.), *L'électrification outre-mer*, Paris, Publications de la SFHOM, 2002.
- « La peau de chagrin de l'Algérie française », in Jean-Charles Jauffret (dir.), *Hommes en Guerre d'Algérie*, Paris, Autrement, 2003.
- « Les pieds-noirs », in Mohamed Harbi et Benjamin Stora (dir.), *La Guerre d'Algérie, 1954-2004*, Paris, Robert Laffont, 2004 (réédition, Hachette, 2005).
- Nathalie Jungerman, Daniel Lefeuvre et Jean Segura, *Lettres d'Algérie. André Segura : la guerre d'un appelé 1958-1959*, Paris, Éditions Nicolas Philippe, 2004.

### 3. Daniel Lefeuvre « notabilité » de l'histoire

Fort de ce capital historique sur l'Algérie, D. Lefeuvre est devenu maître de conférences en 1994 puis professeur en 2002 à l'Université de Paris VIII-Saint-Denis. Il était « normal » qu'il s'y ancrât dès lors que c'était une « université de gauche » et que lui-même affirmait sa fidélité à une perception « de gauche » de l'Histoire, favorable à une reconstitution des mouvements des « forces productives », des initiatives « progressistes » des majorités, gouvernements et hommes de gauche, quelque peu dans la ligne de Jean Bouvier et du Jacques Marseille « de gauche ». Par ses enseignements et ses publications d'histoire économique, il est resté longtemps en effet « dans la ligne » d'une gauche de progrès :

- « La politique économique du Front républicain (1956-1957) », in Serge Berstein (dir.), *Paul Ramadier, la République et le socialisme*, Bruxelles, Complexe, 1989.
- *D'une crise à l'autre : 1929, 1973, 1993*, Paris, La Documentation française, 1994 (avec Michel Margairaz).
- « Les lumières de la crise : les entreprises françaises dans la dépression des années 1930 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°52, octobre-décembre 1996, pp. 31-40.
- « L'avenir nous appartient ! » *Une histoire du Front populaire*, Paris, Larousse, 2006 (avec Michel Margairaz et Danièle Tartakowsky).

D'ailleurs, l'historien économiste D. Lefeuvre a accompagné avec ferveur et ténacité Jacques Marseille dans son œuvre de « vulgarisation » de l'histoire économique, au-delà des petits groupes d'étudiants et de collègues. Il a été même l'une des chevilles ouvrières du fonctionnement de l'ADHE, l'Association pour le développement de l'histoire économique, qui a organisé des cycles de formation pour les enseignants du Secondaire, des colloques sur des thèmes alors novateurs, auxquels nous-même avons participé, souvent conclus par des agapes dignes de mémoire (à la Sorbonne, au Grand Hôtel, etc.), et en tout cas toujours couronnés par un recueil d'actes encore aujourd'hui intéressant. Lui-même, en direct, a été amené à travailler sur des ouvrages « grand public » :

- *1940 au jour le jour*, Paris, Albin Michel, 1989 (avec Jacques Marseille).
- *Le Métro de Paris. Histoire d'hier à demain*, Rennes, Ouest-France, 1990.

Cependant, bien que devenu une « notabilité » de l'université parisienne, D. Lefevre ne s'est pas assagi dans son métier d'historien chercheur. Pour nombre de textes, il est reparti dans les archives, à Aix-en-Provence et à Fontainebleau. Nous nous rappelons qu'il enfourchait son fameux scooter pour gagner ce centre d'archives financières de Fontainebleau où il allait glaner des éléments tout frais pour telle ou telle communication, avec une sorte de jeunesse d'esprit stimulante – jusqu'au jour où ce véhicule lui a été dérobé.

#### **4. Daniel Lefevre acteur de l'histoire ultramarine et coloniale**

Tout en promouvant l'histoire économique, D. Lefevre est bien entendu resté fidèle à l'histoire ultramarine. Il a fait fructifier son fonds de données en livrant plusieurs textes dans des ouvrages collectifs, sur l'Algérie, comme nous l'avons indiqué plus haut, et en général sur l'histoire coloniale. Et, surtout, avec des collègues, il a participé pleinement aux coutumes de la communauté académique en montant des colloques, en liaison avec l'éditeur Riveneuve, d'où trois recueils d'actes, dont un tout récent, plutôt original, sur la fin des empires coloniaux. Bref, il ne s'est pas « figé » dans l'autosatisfaction professorale et, au contraire, a lui aussi, comme ses collègues de Paris IV, animé l'évolution de l'histoire coloniale, sans pour autant rallier les promoteurs de l'histoire « post-coloniale », pourtant présents dans son université même, telle Emmanuel Sibeud. Enfin, avec son collègue (et ami) Michel Renard, il aura été le fondateur en 2006 et le co-responsable du site internet *Études coloniales*, qui s'est voulu un pionnier d'une sorte de revue d'actualité sur les recherches françaises en histoire ultramarine [<http://etudescoloniales.canalblog.com>]. Le temps lui aura manqué pour donner toute sa mesure institutionnelle : en effet, en juin 2013, il était devenu président du Conseil scientifique de la Fondation pour la mémoire de la guerre d'Algérie, des combats du Maroc et de Tunisie, et il avait été élu en 2012 membre de l'Académie des sciences d'outre-mer.

- Contributions à : Jean-Pierre Rioux (dir.), *Dictionnaire de la France coloniale*, Paris, Flammarion, 2007.
- *L'Europe face à son passé colonial*, Paris, Riveneuve, 2009 (codirection avec Olivier Dard).
- *L'histoire nationale en débat. Regards croisés sur la France et le Québec*, Paris, Riveneuve, 2010 (codirection avec Éric Bédard et Serge Cantin).
- *Démontage d'empires*, Paris, Riveneuve, 2013 (direction).

#### **4. D. Lefevre acteur de l'histoire ultramarine et coloniale**

Comme Jacques Marseille, mais beaucoup moins loin que celui-ci, D. Lefevre a été amené par l'évolution des temps et surtout l'analyse des gauches au pouvoir à reconsidérer sa vision « marxiste » de l'Histoire, tout en en gardant comme beaucoup la boîte à outils d'analyse « marxienne » du jeu des forces productives et sociales. Il n'a plus guère par conséquent investi dans les analyses d'histoire économique « militante ». En revanche, il est devenu pleinement partie prenante des débats « citoyens », voire militants, autour des questions de « mémoire », d'« identité ». On y a d'ailleurs retrouvé son goût, parfois provocateur, pour la joute des idées déployée dans ses analyses d'histoire économique et sociale, y compris, comme on dit, sur les plateaux de télévision (*C dans l'air*, et dans les émissions culturelles de seconde partie de soirée).

En effet, dans un petit ouvrage tonitruant, D. Lefeuvre s'est lancé lui aussi dans la littérature de débat plutôt grand-public et, pour un coup d'essai, son essai aura été un coup de maître. Il y exprime son agacement face au *mea culpa* masochiste devant trop de réalités historiques ou actuelles, et l'on rejoint là les grands débats civiques menés en 2005-2006 autour de la culpabilité (notamment française) quant aux politiques fâcheuses d'une colonisation excessive ; le fameux « fardeau de l'homme blanc » deviendrait un « boulet », comme si nombre de figures du temps colonial devaient subir des procès rétrospectifs et finir au baignoire de l'opinion insurgée contre leur (in-)conduite. Une relecture du temps colonial déploie une mémoire artificielle, qui choque D. Lefeuvre : « Plutôt qu'un livre noir, c'est un roman noir du colonialisme que les Repentants nous livrent. » (p. 12). Sans sombrer dans les excès de ce qui serait un « livre blanc » du colonialisme – face d'ailleurs au « livre noir » publié par nos collègues il y a quelques années –, donc sans parti pris et sans excès (quelque peu « révisionnistes »), il entreprend, essentiellement à propos de l'Algérie, son champ d'étude privilégié, de jauger successivement plusieurs accusations préférées contre la France colonisatrice, d'où autant de petits essais qui rendent le livre plaisant à lire. Il analyse les « actes d'accusation » (comme ceux développés Gilles Manceron, O. Le Cour-Grandmaison, P. Blanchard et ses proches, à qui il reproche d'être prompts parfois à des excès ou des simplismes dans leurs analyses, voire à des contre-vérités, et leur répond point par point, en mobilisant un savoir de première ou seconde main, bien maîtrisé, et sa riche culture, directe ou indirecte, de l'histoire algérienne.

Il y débat des contours revêtus par la guerre de conquête, remet en cause l'accusation de quasi-génocide formulée envers une armée d'exterminateurs systématiques, entre 1839 et 1857 ; il scrute méticuleusement les événements, procède avec talent à des additions qui démolissent le préjugé de « projet cohérent de génocide » ; il ne camoufle pas le bilan des combats, mais démontre que les militaires n'étaient pas des « barbares », que les combats ont été rudes des deux côtés, que les soldats français sont tombés victimes d'endémies graves et que, surtout, c'est aux mauvaises récoltes qui se succèdent qu'est due essentiellement la crise de mortalité qui balaye quelques centaines de milliers d'Algériens, en des temps où « l'économie d'Ancien Régime » et ses disettes récurrentes touchent encore l'Afrique du Nord et d'autres contrées encore fragiles (notamment le Maroc et la Tunisie voisins, pourtant encore indépendants). Bref, la « question démographique » est au cœur du débat, et la « saignée » de 1862-1872 n'est pour lui en rien due à une stratégie d'élimination de la population autochtone.

Par ailleurs, D. Lefeuvre utilise sa spécialité, l'histoire économique, et il déploie tout son talent à déterminer si l'Algérie a été utile à l'économie française et vice-versa, bref, si la Métropole a exploité sa colonie. Le livre hésite alors entre une étude du cas algérien et l'ensemble de l'espace impérial, avec des va-et-vient un peu incertains, d'où quelque frustration parfois car le questionnement aurait pu aussi traiter de l'Indochine ou de l'Afrique noire, vu le titre du livre. En fait, il aurait dû reprendre les argumentaires excellents de son *Chère Algérie*, et ainsi mieux jauger ce qu'a coûté ou rapporté l'Algérie, et ce dans les deux sens. Bref, l'empire algérien a-t-il été une « bonne affaire » ? Pour certaines entreprises, certes, mais sans devenir un eldorado, indique un chapitre 7 un peu « léger », tandis que le chapitre 8 consacré aux affaires pétrolières est un simple récit, sans polémique. Les chapitres 9 et 10, à propos de la main-d'œuvre, sont plus discursifs et sont passionnants, avec une étude des vagues successives d'appel aux Africains du Nord et des conséquences – bilatérales – de ces flux, et D. Lefeuvre souligne que ces ponctions ont allégé la crise démographique qui

devenait pesante, celle d'un apparent surplus de population – mais, paradoxalement, le livre n'aborde pas l'un des seuls acquis coloniaux, l'encadrement sanitaire relatif –, après 1945, au fur et à mesure que le niveau de vie tardait à s'accroître suffisamment ; et il insiste sur les aspects positifs de l'encadrement de la main-d'œuvre accueillie en Métropole (foyers Sonacotra, Fonds d'action sociale, cités de transit, etc.).

Toutefois, D. Lefeuvre ne débat pas assez de la crise du "modèle de mise en valeur", des retards dans la perception de son inadaptation, d'où « une Algérie clochardisée » marquée par un chômage latent dans des campagnes n'offrant qu'une centaine de jours de travail annuels. Et c'est là que, vu l'esprit du livre, il nous semble qu'un chapitre aurait pu être dédié à une tentative d'histoire "contrefactuelle" : que se serait-il passé sans la colonisation de l'Algérie ? en Métropole, certes, mais aussi (et surtout) en Algérie ? y aurait-il eu les centaines de milliers de morts des années 1860-1870 ? la paupérisation des campagnes ? l'apparition d'une bourgeoisie musulmane ? Bref, il eût fallu, quitte à se faire plaisir intellectuellement, rapprocher l'Algérie de la Tunisie, de l'Égypte, du Levant, etc. Enfin, la philosophie même de cet essai a pu susciter débat : certes, la repentance systématique est soit de mauvaise foi, soit entachée de bêtise et de faiblesse ; mais n'aurait-il pas fallu consacrer au moins un chapitre au « regret » ou « aux regrets » ? Regret d'avoir laissé si peu d'écoles pour autochtones ? si peu partagé la terre ou développé la modernisation des terres gérées par les indigènes ? si peu et si tard intégré, même de façon "séparée" (les deux collèges) et pour les seules charges locales, une population tenue à l'écart et livrée ensuite au MNA et au FLN ? Enfin, un historien peut-il déceimment proclamer qu'il peut « en finir » avec quoi que ce soit ? C'est la logique même de l'histoire que de remettre sans cesse en cause la perception et l'analyse de l'Histoire... Quoi qu'il en soit, D. Lefeuvre a mis lui aussi l'histoire au premier plan des débats sur la perception du passé, l'identité dite « nationale », sur l'intégration, même si la maladie l'a empêché ensuite de donner toute son énergie à enrichir plus encore de telles contributions. Ajoutons, pour conclure cette section, qu'il aura été préoccupé sans cesse par l'exigence de « respect », de la vérité historique telle qu'on peut la construire, des autres participants aux débats historiques ou civiques, quel qu'ait pu être un humour caustique sans illusions sur les faiblesses de certains groupes de polémistes.

- *Pour en finir avec la repentance coloniale*, Paris, Flammarion, 2006 ; réédition : collection « Champs actuels », 2008.
- *Faut-il avoir honte de l'identité nationale ?*, Paris, Larousse, 2008 (en collaboration avec Michel Renard)
- « De deux conditions essentielles de l'intégration par l'école », *Hommes et migrations*, 2011/6, pp. 78-82.

## Conclusion

« Qu'est-ce qu'une vie réussie ? », se demandent les philosophes. D. Lefeuvre, comme son maître J. Marseille, s'est construit une position universitaire et « moyenne bourgeoise, une historiographie personnelle, une « image » de marque. Mais, plus encore, il aura formé des milliers d'étudiants ou d'enseignants, avec dévouement. Il aura profité d'une vie familiale intense, avec ses deux fils, une épouse attentive, une propriété dans la Creuse lui procurant des racines relatives. Enfin, il aura été un homme d'amitiés, avec son cercle intime, ses bons « compagnons de route » militants et ses camarades historiens – dont nous fûmes, d'où de bons souvenirs, à Bordeaux, à Arcachon ou en région parisienne.

Hubert BONIN